DANS LES N° 3, 4 ET 5 DES « BOYAUX DU 95E RI »
(organe de presse interne au 95e Régiment d'Infanterie de Bourges)
« L'ENTRÉE À SARREBOURG » / Signé : O. Vigne

« Sarrebourg !... C'est vieux, nos débuts. Ah ! c' qu'on marchait !... A c' t' époque, j'étais à la 4e compagnie, capitaine Fourré, un type, çui-là. *[Le capitaine Fourré, dont le courage tranquille était légendaire au 95e R.I., est entré le premier dans Sarrebourg avec la 4e compagnie.]*

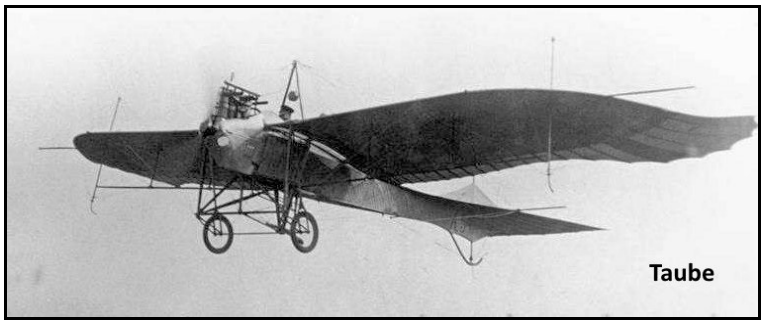
C'était **le 18 août 1914** ; nous venions de passer la nuit à Lorquin - Lorkingen en boche - et not' capitaine nous avait dit que nous devions attaquer Sarrebourg, qui était à une douzaine de kilomètres en avant, un peu sur notre gauche. Nous avions donc passé la nuit à Lorquin, dans un asile de fous, presqu' avec eux, dans les sous-sols. Mais nous avions un peu de foin, l'électricité, une bonne nuit, quoi, et le matin nous étions en forme ! Au petit jour, tout' not' viande était cuite. Tu parles, des beafs à la graisse de bœuf ; mais ça pressait, pas le temps de faire de la soupe grasse. Te dire que nous n' mangions pas à heure fixe, c'est facile à comprendre : on installait ses foyers, la graisse était fondue, la viande coupée, le premier morceau n'était pas dans le plat, crac, un ordre, un coup de pied dans le foyer, sac bouclé en vitesse et et on repartait.

LORQUIN - asile

Ce matin-là, nous avions formé nos faisceaux dans la cour de l'asile. Dans un coin du jardin, nous avions installé nos feux. Des fenêtres, des jeunes filles nous regardaient d'un œil attentif, très intéressées par nos cuisines. De temps en temps, quelques paroles étaient échangées. Elles voulaient savoir d'où nous venions, de quelle région nous étions, où nous allions … A une qui me répétait sa question, je répondis : « Vous ne pourriez pas me prêter une aiguille et du fil ? » Très empressée, une minute après, j'avais aiguille, fil blanc, fil noir. Elle voulait même coudre le bouton. Pudeur ! je n'acceptais pas. Ah ! non, c'était au pantalon !

Mais Lorkingen, ce n'est pas Sarrebourg et c'est d'c' pays que j'veux te parler. Tout c' que j' t'ai raconté, c'est pour te dire que nous étions partis avec un jus dans le ventre, des beafs dans nos gamelles et de l'enthousiasme plein le cœur ! Vers 7 heures, après avoir vu passer des régiments de cavalerie et des chasseurs cyclistes, nous nous mettions à notre tour en marche.

Nous étions revenus dans Lorquin, et, par un petit chemin qui montait beaucoup, nous avions gagné les hauteurs qui sont situées à gauche de la ville (face aux Boches). Par des formations très ouvertes, nous avancions droit devant nous. Je savais qu'à une dizaine de kilomètres, un peu à notre gauche, c'était Sarrebourg. Le capitaine nous avait dit que ça allait chauffer ; mais nous venions d'enlever la position de Lorquin, que l'on nous avait dit très fortifiée, avec des batteries enterrées. Sans nul doute, nous prendrions Sarrebourg. Nous avancions, tantôt le long d'une route, tantôt dans un vallonnement. Nous étions dans un superbe vallon : des blés, des pommes de terre, des trèfles.Tout d'un coup, un avion à l'horizon : c'est un Taube. Deux minutes après son apparition, nous sommes sur les pentes et, par sections, nous nous dissimulons à sa vue derrière les petites haies qui coupent le terrain. L'avion ne vient pas sur nous. Nous continuons notre mouvement vers la gauche, toujours dissimulés, et nous restons là, longtemps, sous un soleil de plomb.


Taube

Quelle soif ! Un village se trouvait à quelques centaines de mètres derrière nous (je ne sais plus son nom). Après une hésitation, car nous devions reprendre notre marche d'une minute à l'autre, le capitaine autorise une corvée d'eau. Naturellement, j'en étais. Ce que nous buvions ! Je devrais dire plus particulièrement : c' que je buvais ! Donc, j'étais de la corvée et j' me disais : tu trouveras bien un peu de vin ou de la bière. Oui, mon vieux, rien du tout, de la flotte et rien que de la flotte. Nous avions déjà perdu le goût du vin ! Nos seaux pleins d'une eau bien fraîche - j'en avais pris une bonne lampée à la fontaine - nous revenons vers la compagnie. En chemin, j'avais trouvé des prunes superbes et quelques poires. Aucun scrupule, nous sommes en guerre. Veine, que j' me dis, celles-ci seront pour la soif ! A notre retour, tous se précipitent sur les seaux. Nous en offrons un quart à nos officiers qui, comme nous, se sont mis à ce nouveau régime. Quelques instants après, nous reprenions notre marche en avant. Le terrain s'étalait devant nous en petits vallonnements et en croupes molles. Au loin, à droite et à gauche, le canon grondait par instants ; nous avancions. Nous avons alors traversé un petit village. A côté d'un ruisseau, vers une porte de jardin, j'aperçois

un de mes copains : « Bonjour ! Ah ! je suis bien content de te voir.
- Ça va chauffer, qui m' dit.
- Au revoir ! » et nous continuons d'avancer.
Nous avons longé un instant le ruisseau, puis, comme nous devions nous porter plus à droite, nous avons pris le canal, dont le profil, très en déblai, nous permettait d'avancer bien défilés. Nous avons fait la pose sur la berge ; si tu avais vu ce chic canal ! Un coup de sifflet nous tire tous de nos contemplations ; nous nous reformons rapidement et, par sections, nous quittons notre bon défilement. Maintenant, il faut se montrer ! Sarrebourg est à trois kilomètres environ. Ça tape ferme sur notre gauche. Toute la lisière du bois est balayée par les 77 et les grosses marmites. Encore une fois, nous voilà défilés ; derrière la colline, c'est Sarrebourg. Mais zut ! les Boches nous ont vus ou, plutôt, ils se doutent que des troupes sont là … Graou ! Graou ! Voilà les gros *[obus]*, oh ! mais des pépères ; nous ne les connaissions pas encore ceux-là ! Si tu avais vu ces trous ! On aurait dit tout un train qui s'amenait ! J'avais la sensation, toute nouvelle alors, que l'obus nous venait en plein dessus, et puis, à trois ou quatre cents mètres, on voyait une énorme colonne de fumée noire, et puis, un instant après, gr … gr … tous les éclats qui retombaient. On aurait dit de la grêle. A ce moment, une batterie de 75 passe au grand galop à côté de nous ; ils doivent prendre position sur le plateau. Ils sons vus, pas moyen de passer. Demi-tour, un crochet et au grand galop les quatre pièces franchissent en même temps sur la crête. Deux minutes après, pan, pan, pan, pan, pan, les 75 entraient en danse. En ligne de section nous avancions. Les grosses marmites tombaient tout autour de la batterie de 75. Sans être inquiétés, nous avons pu nous installer sur l'autre versant de la colline, en pleine vue des Boches. Nous sommes restés là longtemps, dissimulés dans un champ de betteraves. Les Boches tiraient. Oh ! la ! la ! Qu'est-ce qu'elle a pris pour son numéro, la pauvre batterie qui était à notre gauche ! Mais toute leur pluie d'obus n'arrêtait pas nos artilleurs et les quatre coups, nerveux et secs, répondaient à toutes les rafales de cinq des gros boches. De l'endroit où nous étions, nous apercevions les départs de leurs gros canons ; pas moyen de leur taper dessus, ils étaient à sept kilomètres. Ce que nous ragions !

Un peu en avant de nous, dans une ferme, toute la 3e compagnie était massée. Plus à gauche, en avant de la batterie, la 1ère s'était dissimulée dans des carrières. Avaient-ils été vus, ou plutôt signalés, comme je le crois encore ? Toujours est-il que les carrières furent visées. Après chaque rafale, nous apercevions dans la fumée des types qui couraient de tous côtés, cherchant le coin le mieux abrité. Il y en avait qui s'étaient mis dans une maison à côté des carrières ; toutes les fois qu'un soldat essayait de s'échapper, les Boches envoyaient une rafale. De temps en temps, un soldat blessé s'en allait vers l'arrière. Il y avait eu de la casse ! Cachés dans nos betteraves, nous n'osions bouger, de crainte d'attirer l'attention sur nous. A notre gauche, de l'autre côté des carrières, c'était Sarrebourg. On s'y tapait ferme en ce moment, les schrapnels *[obus à balles]* éclataient en flocons blancs au-dessus de la ville, en roulement continu ; par instant, des fusillades très vives, tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt en avant. Un peu impatients, nous perdions peu à peu notre immobilité qui nous avait valu de ne pas être inquiétés. Un incident faillit amener le désordre : en avant de nous, dans la prairie, un cavalier ramenait, sabre au clair, un homme qu'il faisait courir devant lui. L'homme fatigué s'arrêtait, mais la pointe du sabre menaçant venait s'appuyer dans le dos du coureur et lui donner des forces. Ce fut comme une traînée de feu dans la section : « C'est un espion ! un Boche ! » Et voilà que chacun voulait se lever pour mieux voir. Combien auraient voulu lui courir sus et lui faire payer d'injures et de bonnes orioles son métier répugnant ! Sur un ordre du chef de section, nous nous recouchons tous, mains sur les coudes, la tête haute, pour voir. Le cavalier, un chasseur, ramenait « notre espion » vers la ferme où se trouvait la 3e compagnie. Les gars de la 3e sauraient bien lui dire tout ce que nous avions déjà trouvé de plus méprisant !

artillerie allemande

La nuit nous surprit sans que nous eussions changé de place. Sans nul doute, nous allions coucher là.

Nous avions déjà passé la nuit dehors le soir de Domèvre. Celle-ci s'annonçait belle, nous allions nous serrer un peu, nous n'aurions pas froid, une « chic » nuit, sous les étoiles … Mais voilà que derrière nous, la musique, au grand complet, vient prendre place et, comme ces messieurs ne se considèrent pas du tout comme soldats, les voilà qui courent de droite et de gauche à la recherche de gerbes pour passer la nuit plus confortablement. Je me rappelle que cela nous fit nous fâcher : eux se baladaient et nous restions couchés ; ils se préparaient une bonne nuit et nous allions coucher sur la terre. Tout cela nous le pensions, mais nous leur donnions une bonne raison : « Vous allez nous faire repérer, tas de c... ! » Ils réfléchirent un instant, puis se dissimulèrent sous les gerbes qu'ils avaient déjà amassées. Chacun de nous pensait : « Vous n'avez pas pris toutes les gerbes ; quand il fera nuit, j'aurai bientôt fait d'aller en chercher une ! »

Personne n'eut le temps de se confectionner le lit un instant rêvé. La nuit était tombée, un ordre : « Debout ! » et par sections, nous venons nous échelonner sur la route, un peu à notre gauche, derrière la batterie de 75. Où allions-nous ? Sans nul doute nous avancions, mais quelle route ! A chaque instant il fallait s'écarter de son chemin : les gros obus, les « noirs », étaient tombés en pleine route et avaient fait des entonnoirs à y cacher des escouades entières ! Combien sont tombés dans ces trous alors qu'ils pensaient à la grandeur démesurée de la même excavation précédemment rencontrée ! On entendait une chute lourde, une imprécation, des rires étouffés, des moqueries : nous avancions ! Sur le bord de la route, des chevaux tués, la plupart éventrés, dégageaient une odeur de chair chaude et de sang. Ici, il y en avait un, là deux ; plus loin, un soldat était tué, c'était un chasseur, et là encore, des chevaux, des chasseurs. Tout à coup, une lumière, un petit groupe : ce sont des civils qui ramassent les morts. J'entends ces mots : « Je ne trouve pas sa médaille, il a des papiers », et nous passons …

SARREBOURG - Cuirassiers français remontant la Grand' Rue le 18 août 1914

Voilà des maisons. Où sommes-nous ? « C'est Sarrebourg », me dit mon lieutenant. Comment, nous sommes à Sarrebourg ? mais lors, quoi ! On nous avait dit que ça allait chauffer ! Ces Boches, y aurait donc pas moyen de les joindre une bonne fois pour qu'on se mesure ? Pourquoi foutaient-ils le camp devant nous, comme ça ? Les paroles des deux vieux d' Hattigny, où j'avais pris un bon jus chaud, le soir où nous avions passé la frontière, me revinrent à la mémoire : « Ils veulent vous attirer sur Sarrebourg, là ils ont des tranchées et beaucoup d'artillerie ; faites bien attention. » Ces paroles, dont je m'étais moqué, prenaient de plus en plus de force. Déjà j'avais vu les gros obus ; si c'était vrai, des fois, ce que m'avaient dit les vieux.

Alors, c'est un piège qu'ils nous tendent, les cochons ! Ils ne veulent donc pas se battre « loyalement » !

Mais, nous voilà dans la ville. C'est gentil, Sarrebourg ! des petits chalets de chaque côté de la rue. Ça ressemblait aux jolies petites villes de chez nous. A mesure que nous avancions, un peu plus d'animation et de lumière. Là, dans une rue commerçante, bien éclairée par les magasins, les gens sont sur les trottoirs et nous regardent avec de grands yeux pleins de surprise. Moi, je voudrais voir dans leurs regards de l'admiration, de l'enthousiasme. D' enthousiasme, j'en suis plein et je voudrais leur crier : « Mais, fêtez-nous donc ! Nous venons vous libérer, vous reprendre. Maintenant, vous allez être Français pour toujours ! Il faut rire ! »

Ils ne rient pourtant pas. C'est ça les Lorrains ! mais je m'explique : il y a trop longtemps ! ils nous ont oubliés ! (…) J'avais mal fait de penser aussi légèrement. L'âme lorraine, oui, c'était bien celle qu'ils nous avaient montrée. C'était toujours la même âme française, et si, malgré notre arrivée en libérateurs, elle ne se manifestait pas, j'en ai appris l'unique raison avant de quitter Sarrebourg. C'était l'âme française, mais non libérée comme je le croyais. Autour d'elle, autour de nous, pullulaient les espions boches. De notre succès, nos Lorrains n'étaient pas sûrs, et une manifestation en notre faveur aurait été expiée durement, si, comme malheureusement les choses se sont produites, nous ne restions pas maîtres du terrain repris.

DEUX LETTRES DE SOLDATS ALLEMANDS ANONYMES
***dans* DER DEUTSCHE KRIEG IN FELDPOSTBRIEFEN - ZWISCHEN METZ UND DEN VOGESEN**
La guerre allemande décrite par des lettres de militaires - Entre Metz et les Vosges
par V. Duvernoy, colonel du régiment royal wurtembourgeois / 1915, Charlottenburg

Lettre N°1

Voilà maintenant que j'ai vu un tout petit bout de la guerre, de loin. Au début, malgré la proximité de la frontière, nous avions l'impression de nous trouver sur un terrain de manœuvres. Nous entendions les tirs de La Garde *****, *mais les sons étaient si sourds et si lointains, que nous ne pouvions nous habituer à la dure réalité sanglante, ne serait-ce qu'en pensée.*

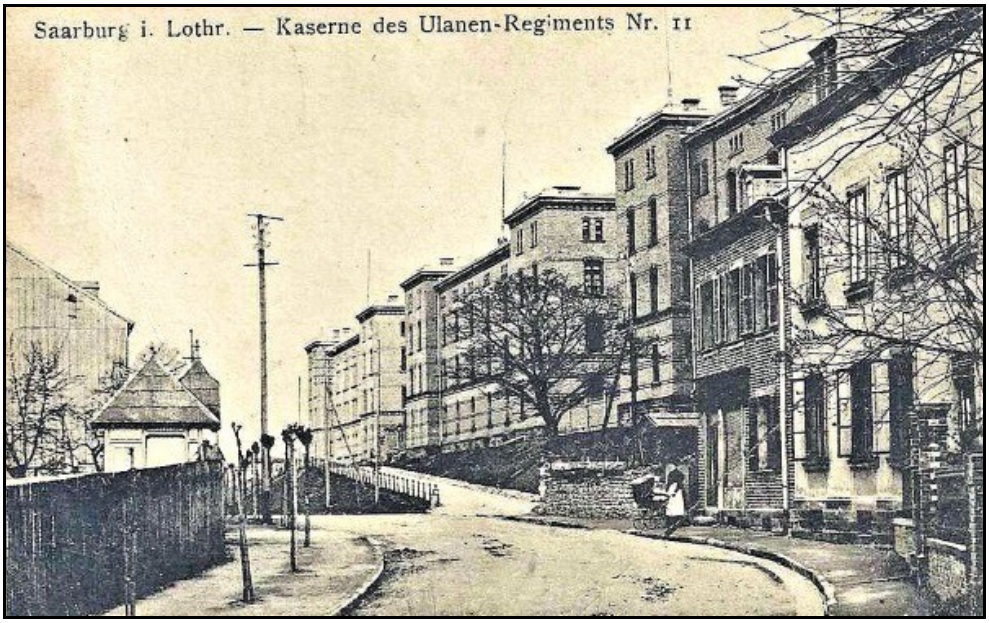
***** Village de Lagarde, près de Maizières-les-Vic. C'est dans ce petit bourg de la Lorraine allemande que, le 11 avril 1914, se déroula le premier grand combat de la guerre. Au moins 449 tués du côté français, 708 blessés et 1.035 disparus. Les Allemands eurent à déplorer 304 tués et 315 blessés.

Tout d'abord, la retraite tactique, avec des troupes qui passaient sans cesse, les cantonnements, etc …, nous indiquaient clairement que la situation sentait le roussi dans la zone frontalière où nous étions. Pas un homme ne peut s'imaginer combien c'était déprimant quand nous avons commencé à comprendre, petit à petit, qu'il s'agissait d'une retraite, bien sûr tactique, mais c'était une bien maigre consolation dans notre situation. Mais avant tout, il était préoccupant de constater que les habitants de la vallée de la Sarre évacuaient leurs maisons et devaient fuir devant nous. Le jeudi 20 août, le feu de l'artillerie éclata vers 1 heure et demie, si distinct et apparemment si près de nous, que nos troupes ne se risquèrent pas elles-même à faire des suppositions. Le bruit des canons succédait aux tirs des mitrailleuses, avec une rapidité sinistre, une salve après l'autre ; pour nous, c'était un signe que l'affaire était prise bien au sérieux des deux côtés. Et comme aucune des deux parties ne cédait, on pouvait en conclure que le vacarme allait se poursuivre avec une égale violence durant tout le jour et toute la nuit. Le lendemain matin, la fusillade ne résonnait plus aussi

nettement, mais elle était toujours aussi régulière et peu éloignée de nous. Tu peux t'imaginer quel courage fut le nôtre dès lors que nous n'avions plus aucun doute que la bataille faisait rage pour notre chère Sarrebourg.

Lundi dernier, je suis allé faire un tour en vélo à Sarrebourg. Dès avant Rauviller, on remarquait les traces laissées par une énorme concentration de troupes Au-dessus de Goerlingen, près de la forêt de Sarraltroff, on voyait l'emplacement des pièces d'artillerie allemande qui avaient tiré sur la Saarwald[[forêt de la Sarre]. La position était excellente et peu risquée, tant et si bien que les gens de Goerlingen ont pu observer la bataille, étant tout près des positions des artilleurs allemands. Sur tout le chemin qui descend vers le village de Sarraltroff, on distinguait encore bien les positions de l'infanterie et des mitrailleuses allemandes. Le village de Sarraltroff était rempli de blessés français et bavarois. Plus je m'approchais de Sarrebourg, et plus je sentais distinctement les odeurs de cadavres et de brûlé.

Des casernes incendiées, des maisons pleines d'impacts de balles, des personnes effarées, et parmi tout ça des autos, des convois de blessés et de prisonniers, des soldats, ainsi m'apparut Sarrebourg. Le temple protestant est tout détruit, les vitres de la plupart des maisons sont cassées, les toits sont tombés, les pignons abattus. Il n'y a plus rien dans toute la ville. Les Sarrebourgeois avaient assisté à l'arrivée des Français relativement calmement. Certes, certains vieux habitants n'avaient pas pu s'empêcher de leur souhaiter la bienvenue, mais sinon leur entrée avait été vécue assez tranquillement.



Au début, les Français se sont comportés d'une manière relativement cultivée, mais, petit à petit, ils ont fini par montrer leur véritable nature. Ils ont commencé par les logements des officiers et des fonctionnaires, en réduisant tout en miettes, en déchirant le linge. Ils ont emporté des souvenirs et, en tant que personnes bien éduquées, ils ont bien sûr déposé leurs cartes de visite dans les marmites, etc … Chez le marchand de vin Antoine, ils ont vidé la cave, et ce qu'ils n'ont pas pu boire, ils l'ont laissé couler sur le sol. D'ailleurs ils se sont comportés avec les vieux Français d'une manière bien plus mauvaise qu'avec les anciens Allemands. Ce fut probablement comme une quittance reçue pour leur aimable accueil.

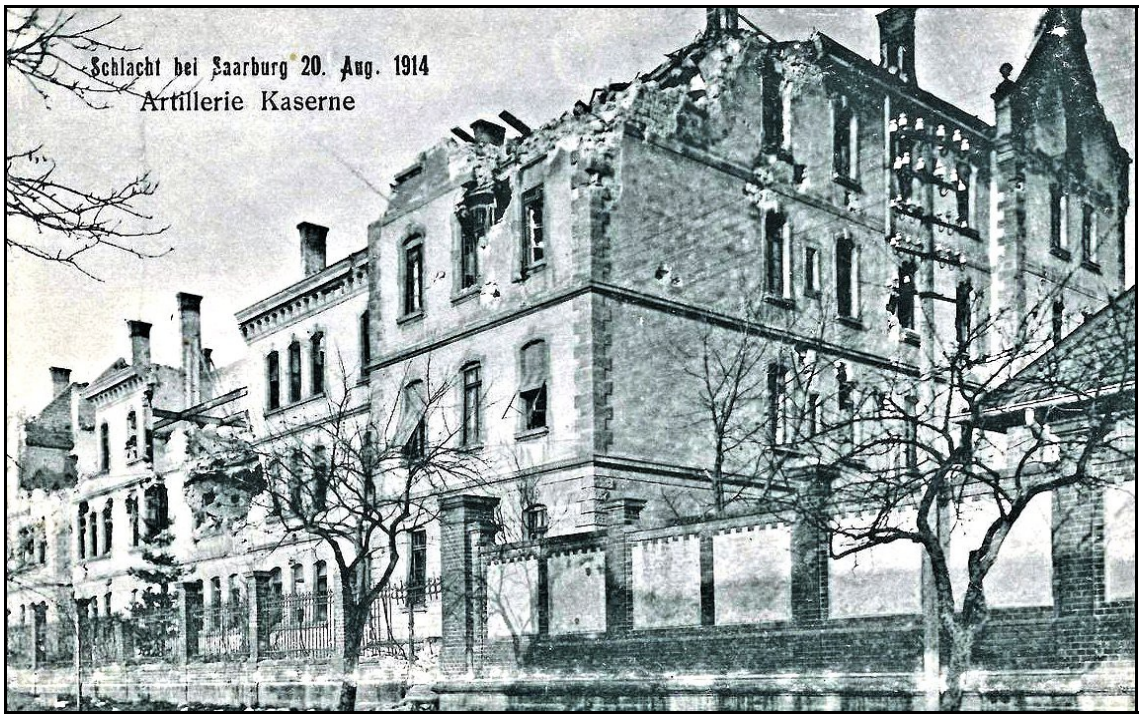
Les informations sur le mauvais équipement des Français sont justes. J'ai assez vu des prisonniers qui étaient tout simplement en guenilles. Monsieur Lieser m'a assuré que l'un portait des chaussures de paysan, l'autre des bottes vernies, le troisième des pantoufles et le quatrième des sabots de bois. Certains étaient venus avec le parapluie sous le bras, d'autres avec la canne de marche à la main. Ceci n'est pas une mauvaise plaisanterie ! Un de mes collègues trouva, sur le champ de bataille, plusieurs parapluies qui se trouvaient sous des fusils abandonnés par des Français fugitifs.

La « magnificence » des Français à Sarrebourg n'a pas duré longtemps. Le jeudi matin, vers 1 heure et demie, l'artillerie allemande leur a proposé de se lever en beauté des paillasses prussiennes en jetant des obus incendiaires dans la caserne . Ce fut le début d'une fusillade ininterrompue, coup après coup, qui dura trois jours, jusqu'à ce que les Bavarois soient à nouveau dans la ville, salués avec des milliers d'acclamations par les habitants, qui se sentaient alors tous allemands, jusqu'au dernier homme, même si certains avaient pu se sentir français auparavant. Un furieux combat de rue fit rage jusqu'à ce que les Français cèdent. Posez les armes et levez les mains, allez la compagnie ! Les deux côtés du pont sur la Sarre étaient tapissés de fusils français. Le champ de bataille du Rebberg était couvert de munitions, d'armes, de vêtements, de paquetages, etc … Ils avaient du se changer sur le lieu de la bataille. Je n'ai jamais vu nulle part autant de bretelles, de bas, de chemises que sur le Rebberg, un super tohu-bohu ! Mais aussi des tombes ! Fosse commune contre fosse commune, des cadavres de chevaux, qui empestaient l'air. Tout Sarrebourg était bourré de blessés. Les médecins allemands travaillaient avec ardeur et application. Des blessés étaient évacués, mais de nouveaux véhicules arrivaient toujours.

A présent, nos troupes sont à nouveau de ce côté de la frontière. Que Dieu nous préserve des Français qui voudraient à nouveau nous apporter le bonheur avec leur civilisation ! Que je vous apporte encore quelques preuves de leur « culture » ! A l'arrière de l'hôpital, sur lequel flottait un drapeau de la Croix-Rouge, une batterie française faisait feu sur les troupes allemandes arborant l'insigne genevois, ce qui aurait dû retenir les tirs. A l'hôpital militaire, dans lequel se trouvaient principalement leurs blessés (environ 7 blessés français pour 1 allemand), ils ont emporté le linge. Pendant leur séjour à Sarrebourg, les médecins militaires français se sont promenés et ont abandonné les blessés à leur destin. Ceci m'a été confirmé par des témoins honnêtes.

Le propriétaire de la ferme Missel était hier ici. Dans sa ferme, ils ont tout brisé ; ils ont enchaîné un de ses valets qui était resté sur place ; ils ont coupé le cou à un poulain.

Voilà les ravages que les Français ont fait chez nous, nous qu'ils voulaient libérer du joug allemand. Nous allons tout à fait volontiers continuer à soupirer sous l'oppression, et nos Alsaciens incorporés dans l'armée de terre sont avec nous pour leur piquer consciencieusement les fesses avec la baïonnette, comme si nous ne faisions qu'attendre le moment d'embrasser le drapeau tricolore. Ceci pourrait bien être définitivement terminé. »



Lettre N°2

« A Sarrebourg, où nous nous trouvons à nouveau depuis le samedi 22 août, nous avons beaucoup de travail. Il n'y a presque que des Français, environ mille hommes, tous gravement blessés. Les médecins français que nous avons trouvé ici - parce que Sarrebourg a été pendant deux jours entre les mains des Français - opèrent et amputent les gens sans narcotique. Et cela s'appelle la nation civilisée ! Ici, les Allemands sont en petit nombre. Ils sont tous à l'offensive sur la ligne qui va de Metz jusqu'aux Vosges. Nous rejetons les Français de partout. Sarrebourg a été bien détruite par les obus allemands. La caserne des Uhlans était incendiée et brûle toujours encore. C'est surtout ici qu'a eu lieu la bataille principale. Les corps sont partout. Donc félicitations aux Bavarois ! C'est horrible ce que les gens peuvent être résistanst. Des hommes avec les poumons criblés de balles, pouvant à peine parler, demandaient quand ils allaient retourner au front. Un capitaine avait le bout de l'oreille gauche déchirée et la joue entièrement arrachée, on aurait pu y glisser un doigt. Bien que blessé, il donnait calmement ses ordres, tout en allumant son cigare, avant d'aller vers l'arrière afin de se laisser mettre un bandage. Tout cela n'est-il pas incroyable ?

24 août - Ici à Sarrebourg, les Français ont laissé une cochonnerie incroyable dans tous les hôpitaux. Tout l'hôpital militaire était rempli de saletés. Naturellement, tout a été aussitôt désinfecté, en sorte qu'aucune maladie ne survienne. Il y avait là des Français dont les blessures grouillaient de vers. Dans un angle du jardin de l'hôpital militaire, nous avons trouvé huit cadavres à même la terre ; les gars ne s'étaient pas donné la peine de porter les cadavres dans la chambre mortuaire. C'est par douzaines qu'on pourrait raconter de telles choses.

Aujourd'hui, après que nous ayons eu débarrassé soigneusement tout le fumier pour que tout puisse à nouveau convenablement fonctionner, aujourd'hui donc il se dit à nouveau que nous allons devoir bientôt repartir, peut-être cet après-midi, peut-être demain, et probablement vers Lunéville. Maintenant, nous allons bien voir si c'est vrai ! »

CONFIDENCES DE MME AUGUSTA BRANDMEYER À SON ARRIÈRE PETIT-FILS JULIEN

Gusta, née en 1904, était la fille de Célina et Camille Dinelle, cultivateurs à Hesse.

Ce texte est déjà paru dans le H-I / N° 47 de Janvier 2015.

Merci à Mme Colette Furst, la fille d'Augusta Brandmeyer, de nous avoir communiqué ces souvenirs.

« En 1914, j'avais dix ans, j'habitais à Hesse avec mes parents qui étaient cultivateurs. Ils savaient le français mais ne parlaient que le patois entre eux. Ils ne connaissaient pas un mot d'allemand. Moi, j'apprenais l'allemand à l'école, où il était interdit de parler français. L'institutrice était allemande ; elle n'avait pas le droit de se marier ; elle était très sévère. Tous les matins, il fallait aller à la messe et c'est elle qui nous surveillait. Quand on bavardait, même si ce n'était que quelques mots, elle nous tapait sur le bout des doigts avec une règle lorsque nous arrivions en classe.

Un jour du mois d'août 1914, ma mère, la Célina, se rendit à pied de Hesse à Hermelange, à travers champs. Elle fut très surprise de rencontrer des soldats français, alors que les Allemands étaient encore à Hesse. Un beau jour, les Français attaquèrent et prirent le village de Hesse. Les Allemands se replièrent sur la côte de Sarrebourg et dirigèrent leurs tirs sur Hesse. Tous les gens du village se réfugièrent dans l'église, où ils demeurèrent durant quelques jours. Comme les adultes n'avaient pas le droit de sortir de l'église, j'ai été chargée d'aller fourrager les bêtes qui étaient restées à l'étable et qui n'arrêtaient pas de meugler.

Pendant que nous étions à l'église, plusieurs maisons furent bombardées et prirent feu. Leurs propriétaires sortirent pour aller libérer vaches et chevaux. Huit hommes furent tués pendant ces bombardements. La bataille fit rage pendant plusieurs heures. Le clocher fut bombardé. Alors nous avons quitté l'église où nous nous étions mis à l'abri.

Le père Jacquot, qui était le père de la Georgette Robert, est passé dans tout le village, disant à tous les gens du village qu'il fallait partir, car le village était sous la mitraille. Une grande colonne s'est alors mise en marche et s'est dirigée vers la frontière française qui n'était pas très loin de Hesse. Nous sommes partis à pied, quelques voitures tirées par des bœufs emportant couvertures et nourriture. Nous avons passé deux nuits dans la forêt de Lafrimbolle. Puis les Français se sont repliés ; les Allemands étaient à leur trousse. C'est alors que les Hessois ont décidé de rentrer chez eux. Afin que nous ne soyons pas exterminés par les Allemands qui s'étaient lancés à la poursuite des Français rejoignant la France, l'instituteur a eu une idée : il a rassemblé tous les enfants, et j'en faisais partie ; il nous a demandé de marcher à l'avant de tout le groupe et d'agiter des mouchoirs blancs en direction des patrouilles allemandes. Celles-ci nous ont laissé passer sans nous causer d'ennuis.

Quand nous sommes arrivés à Hesse, nous avons découvert notre maison bombardée. Mon père s'est empressé de réparer le toit, puis il est allé récupérer les vaches qui n'avaient pas été « tirées » et qui erraient dans tout le finage. Il fallait les traire ... ce qu'il fit ! Il reprit son travail de cultivateur.

Pendant quatre ans, jusqu'en 1918, les troupes allemandes sont restées en cantonnement à Hesse. Ils logeaient chez l'habitant. Les chevaux étaient abrités dans les granges, et les soldats étaient installés dans la plus belle chambre de la plupart des maisons hessoises. »

RÉCIT D'UN INSTITUTEUR DE LORRAINE, ÉVACUÉ EN AOÛT 1914
34 MOIS OTAGE EN FRANCE ET EN SUISSE
Récit de Theodor Hommes, instituteur à Hermelange, village de Lorraine annexée
Le texte original a été écrit en allemand : « AUS EINER 34MONATIGEN GEFANGENZEIT - VON EINEM ALS GEISEL VERSCHLEPPTEN LOTHRINGISCHEN LEHRER ERZÄHLT »

Le 18 août 1914, à 1 h de l'après-midi, l'instituteur de Hermelange Théo Hommes fut arrêté par deux gendarmes français. Il fut présenté à un officier supérieur qui lui dit : *« Vous êtes considéré comme otage. »* Hommes lui demanda la signification de ce mot. *« Votre arrestation garantira la sécurité des troupes françaises en cas d'agression de la part de la population civile. Dans ce cas, ou si vous tentez de prendre le large, vous serez fusillé. »* lui expliqua le militaire.

« Le mercredi 19 ao t, « 5 heures, nous repr mes la route. Une nouvelle fois nous pass mes Barville-Bas[1]. Ah ! Comme j'enviais le Père Henry, l'ombre dans son café de la gare ! Des années devaient s'écouler avant que je puisse boire de nouveau, libre, un verre de bière fra che. Ereintés et déprimés, nous arriv mes Voyer. Dans la cour de l'école, se trouvait un général en colère. Il me fait emmener dans la cave de l'école de filles. C'est avec des sentiments mitigés que, dans la pénombre, je découvre les visages angoissés d'un groupe de personnes de tous ges. Deux prisonniers allemands me les présentent comme étant mes compagnons d'infortune. Je ne suis donc pas le seul dans ma situation de persécuté. La souffrance partagée est moins lourde porter.

Timidement on me demande qui je suis. Et puis s'esquisse le triste tableau. Il y a l mon collègue Jacquot[2] avec son épouse et ses deux filles de neuf et dix ans, mademoiselle Boulanger, institutrice Voyer, le garde forestier Franz, d'Abreschviller, un autre garde forestier, Tiedemann[3], retraité, ancien maire d'Abreschviller, deux ouvriers, l'un de Hartzviller, l'autre de Plaine-de-Walsch. Ces deux derniers, pères de famille, ont été arrêtés dans les champs. En outre, il y a deux hommes aux cheveux grisonnants originaires, l'un du Wurtemberg, l'autre de Hambourg. Tout était silencieux. Seul Tiedemann marmonnait dans sa barbe le récit de son arrestation près de Phalsbourg. Je pus me rendre compte que la détresse avait déj ébranlé les nerfs du pauvre homme.

Une effrayante passivité se lisait sur tous les visages. Les estomacs grognaient-ils ? Personnellement, je ne me souviens pas d'une quelconque sensation de faim, mes pensées étaient sur le champ de bataille. (…) Dans la cave, les heures passaient dans une ambiance d'inquiétante attente. Nous étions étendus sur une mince couche de paille. Mon collègue, sa femme et leurs enfants, mademoiselle Boulanger, furent autorisés passer la nuit dans leurs logements, au premier. Une vague lumière jetait sa faible clarté sur les pitoyables silhouettes recroquevillées de-ci de-l dans le sous-sol. Deux factionnaires gardaient l'entrée.

Vers minuit, M. Tiedemann se leva, poussa des cris incompréhensibles et se précipita vers la sortie. Un grand frisson me parcourut quand un des gendarmes le menaça de son revolver. « Cet homme est fou ! » criai-je, et la présence d'esprit de son camarade lui fit baisser son arme. Tiedemann se coucha, son esprit était dérangé et il ne se rendait pas compte qu'il était impossible de s'évader. Puis il se redressa et se mit nous haranguer : « Debout ! Ne restez pas l comme des moutons ! » (...)